Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 49

Artikel: Lo novïeint et lo sordiau
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213481

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui lui est propre, pour l'humiliante vanité d'échouer dans celle d'autrui; à se contenter d'être un homme manqué, elle qui pouvait être une femme accomplie; et à perdre son influence naturelle et légitime, dans la poursuite stérile d'une influence factice et usurpée ? Véritablement il ne lui restait plus qu'à regretter lâchement d'être ce que Dieu l'a faite, et d'aller, comme pour tromper ce regret ignoble, mendier sans pudeur à notre sexe des allures d'homme, un nom d'homme, un vêtement d'homme... Aussi, n'en doutez pas, j'ai pour moi le cœur de la femme; et si quelqu'un a pu sourire en m'entendant exposer sa mission selon Dieu, ce n'est pas elle, j'en réponds. Quelle femme digne de son nom a jamais souri quand on fait appel à son esprit de renoncement et de sacrifice ? C'est du pain pour sa faim, c'est de l'eau pour sa soif. Mais que dis-je, digne de son nom ? Digne ou indigne, toute femme tressaille à ces mots sympathiques; seulement, la digne tressaille de joie, et l'indigne tressaille d'amertume. Vous-mêmes, qui la détournez de la voie que je lui trace, avouez-le, vous me donnez raison dans le fond de l'âme; et, malgré tous vos discours, vous l'estimerez, tout en murmurant, si elle suit mes conseils plutôt que les vôtres, et vous la mépriserez, tout en la flattant, si elle suit les vôtres plutôt que les miens.

Quoiqu'il en soit la plupart de ceux qui m'écoutent j'ose le dire, non contents d'admettre les principes que je viens de développer, les apprécient et les admirent. Eh bien ! qu'ils apprennent donc par exemple à quel point l'Ecriture est vraie. Car enfin, qu'ai-je fait que de l'interroger devant vous ? Je vous le confesse, quand j'ai commencé à méditer sur la mission de la femme, j'étais loin d'avoir sur cette matière peu étudiée des sentiments aussi fermes et aussi précis qu'aujourd'hui. J'ai résolu d'ouvrir l'Ecriture, de l'écouter, de me laisser conduire par elle; et j'ai été confondu d'y trouver, au lieu de quelques notions disséminées dans ses quarante livres et sur ses quinze siècles, toute une doctrine, se développant de livre en livre et de siècle en siècle, passant de la main du prophète à celle de l'apôtre, comme un ouvrage qu'un premier ouvrier ne fait qu'ébaucher et qu'il transmet à un autre pour le terminer; une doctrine dont la sagesse, la plénitude, la clarté, la simplicité, la pureté, brillant au sein d'une ignorance profonde et universelle, excitait en moi une surprise qui croissait avec ma méditation, Car tout cela se révélait à moi par degrés : la place de la femme dans l'Ecriture, restreinte au premier coup d'œil, allait s'étendant devant mes pas. Il faut chercher la femme dans l'Ecriture; mais une fois trouvée, elle apparaît revêtue d'un ministère aussi bienfaisant que glorieux. Ces proportions mêmes m'instruisaient : je compris que telle qu'elle est dans le livre, telle est doit être dans la vie — grande, mais cachée. Je le dis hardiment : seule de toutes les religions et de tous les systèmes, l'Ecriture a connu et compris la femme. Seule, entre ces deux tendances contraires des races méridionales et des races germaniques, de l'antiquité et du moyen âge, l'une qui en faisait la servante de l'homme, l'autre qui en faisait l'arbitre de ses destinées, elle lui a épargné tout à la fois « et cet excès d'honneur et cette indignité. » Seule enfin, par une de ces combinaisons de la vérité où le monde ne sait voir que des contradictions étranges, elle lui a fait une place d'autant plus noble qu'elle est plus humble, et la tenue dans le silence, pour la mieux réhabiliter.

Fatal ! — Un professeur de gymnastique vantait les avantages de cet art et assurait que, pour la santé, rien ne vaut le trapèze.

— Bah ! réplique son interlocateur, tout ça, c'est des bêtises.

— Des bêtises ! des bêtises ! fait le professeur, indigné.

— Certainement, voyez donc nos pères, ils n'en faisaient pas de gymnastique.

Alors, le professeur, avec dédain :

— Mais aussi ils sont tous morts !

LO NOVÏEINT ET LO SORDIAU

On pourro novïent que ne lâi vayâi gotta, mâ qu'étâi tot parâi dié commeint on tienson, quand bin l'étâi avâolbio du tot petit, étâi achetâ on dzo su lo pliot à eintsaplia dévant tsi son vesin. Cé vesin étâi sor commeint un toupin, po cein que l'avâi z'âo zû étâ dein lè caloniers et qu'à n'on camp dè Bire la débordenâïe de n'a pice dè dozè l'avâi tant essordelâ que l'avâi dû sè féré affrantsi, vu que sè zorolliès n'ont pas rebattu lo coup du adon; mà tot parâi compregnâi onco prâo cein qu'on l'âi deseint ein vouâiteint déveza lè dzeins.

Lo dzo, don que lo novïeint étâi dévant tsi leu, ye vint lâi teni compagnie po pequâ on bocon dè sélâo, ka fasâi onna dieusa dé bise rein tsauda; kâ iadzo que y'a, ellia bise est tant frêtse qu'on est tot retreint et qu'on sè regrignè dein sè z'haillons po lâi grava de s'einfatâ eintrenu la tsemise et la chrétientâ.

Lè dou z'amis que s'étiont mis à l'abri dâo côté dâo midzo, po ne pas étrè tant soelliâ, dévezavont de çosse et dè cein : dâo landsturm, dè l'armée, dâo salu et dè totès sortés d'afféres. Et après avâi pro djasâ, lo novïeint qu'étâi on farceu, fâ à se n'ami :

— Etiuta ! y'é medzi dè la sâocesse à grellu po mon dina que m'a met onna sâi dâo tonèrè; bairè bin on verro. Se te vâo, ne te vein frémâ po on demi-litré à cé que dera la pe grante meinta. Lo pe dzanlhiâo sarâ lo gagnant.

— Bin, se te vâo, repond lo sordiau, que ne cratchivè pas dein lo verro; et du que l'es té que propousè l'afféré, coumeince !

— Eh ! bin, fâ l'avâolhio ein alondzeint lo bré dâo côté dâo Montblianc, devena-vâi cein que vayo per lé âotré, â mein à 50 hâirès liein d'ice?

— Et que vâi-tou ? Petétré on niolan ?

— Av ouâi !

— Dé la foumâire ?

— Na.

— Eh bin quiet don, on veladzo ?

— Rein dè tot cein. Je vayo on premiolâi, et su onna folhie de cé premiolâi on frumi que sè prominè.

— Ah ! la balla afféré, repond le sordiau, n'est que cein ! Cein ne m'èbâye pas: mè que l'ouïo martsi ce frumi.

— Allein vito bâire cè demi-litre, fâ lo novïent, kâ vayo bin que t'es onco pe brouilli avouè la oretâ què niè. (*L'Ecoula.*)

Un parrain trop pressé. — Une maman fait remarquer au parrain de son fils les progrès de celui-ci à l'école.

— C'est très bien ça, mon garçon, fait le parrain à l'enfant. Eh bien, voyons, dis-moi quelque chose d'Adam.

— Adam ?... Oh ! on n'en est pas encore là !

A PROPOS de la « TOURNE QUI LANGUE »

Nous avons reçu la lettre que voici :

L'article inséré dans votre dernier numéro sous le titre « Tourne qui langue » m'a remis en mémoire deux cas de « lapsus lingue » qui me paraissent mériter, par leur saveur, l'honneur des colonnes de votre journal. Ils se sont produits à Lausanne, en public, le premier au Grand Théâtre et le second au service militaire.

J'assistais il y a une vingtaine d'années, avec feu M. Louis Monnet, fondateur de votre journal, à une représentation de l'opéra: « Galathée ou la fiancée de marbre ». A un moment donné, la statue que l'on croit de marbre, se met tout à coup en mouvement, *marche* et *parle*. Or, à cette représentation, l'un des acteurs s'est écrié aussitôt : Oh ! — Une statue qui « *parche* et qui *marle* ». Ces mots provoquèrent une hilarité telle que la représentation fut suspendue un instant.

Voici le second cas :

C'était il y a une dizaine d'années, au moins; j'assistais au collège de Beaulieu à une inspection d'armes en qualité d'officier attaché à l'état-major d'un bataillon de landwehr. A l'issue des opérations, au moment de quitter la place, M. le lieutenant-colonel Kraütler, directeur de l'Arsenal de Morges, appelle un capitaine et lui dit :

— Capitaine, vous licencierez les homme dès que le major Berney, contrôleur d'armes, aura terminé. Vous leur rappellerez qu'aux termes des instructions du Département militaire, les hommes ne doivent pas se promener en chemin de fer l'après-midi pour profiter de la demi-taxe. Ils doivent quitter l'uniforme deux heures après le licenciement, sous peine d'être *sévèrement punis*.

Or, voici comment le capitaine s'est acquitté de la mission que le commandant de l'inspection lui avait confiée :

« Garde à vous. Fixe ! Sous-officiers et soldats : Vous allez être licenciés. Je vous rappelle qu'on « *sévérera puniment* » tous les hommes *qui ne seront pas sortis de leur uniforme d'ici à 2 heures de l'après-midi*. Repos et rompez vos rangs... Bravos ! »

Capitaine Gve. Rapin.

Les châtaignes. — Nous sommes aux escaliers du Marché. Deux demoiselles un peu mûres viennent d'acheter des châtaignes; elles montent à petit pas les escaliers tout en savourant ce délicieux petit fruit; elles ne prennent pas garde qu'un monsieur de leur connaissance est derrière elles. Tout à coup, on entend un petit bruit et l'une d'elles se prend à dire : « C'est dommage que les châtaignes aient cet inconvénient. » Second petit bruit et rires des deux amies... « C'est toi, Emma ? » — « Peut-être bien. » Et les petites détonations continuent jusqu'au haut de la rampe, où les demoiselles reprennent leur souffle...

— Ah ! bonjour, cher monsieur, comment allez-vous ?

— Pas trop mal ....

— Dites-moi, vous étiez derrière nous et nous ne l'avions pas remarqué....

— Oh ! il n'y a pas de mal.

— Etiez-vous depuis longtemps derrière nous ? ...

— Depuis la première châtaigne.

Rires de tous les trois.

La livraison de décembre de la **Bibliothèque universelle** et **Revue suisse** contient les articles suivants :

Lorenzo d'Adda : Où en est la guerre ? Seconde et dernière partie. — Edoardo Calandra : L'occasion, Nouvelle. — Carlo Wehrlin : L'activité italienne. — Marcel Loumaye : Ma terre. Poésies. — Jean-Paul Zimmermann : A propos de l'éducation nationale. — Maurice Vernes : Ernest Naville et le rapprochement entre les confessions chrétiennes. — J. de Mestral Combremont : Le sentiment religieux dans les lettres du front. Seconde et dernière partie. — H. Matthey. Le roman rustique. Seconde et dernière partie. — Georges Paillard : Notre pain quotidien. Seconde partie. — Marie Péclard : Automne. Poésies. — Dr Hermann Schoop et Ed. Blaser : Echange d'explications.

Chroniques américaines : G. N. Tricoche; allemande, Antoine Guilland; scientifique, Henry de Varigny; suisse romande, Maurice Milloud; politique, Ed. Rossier — Table desmatères du tome LXXXVIII. Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

La Patrie suisse. — Le dernier numéro de la *Patrie suisse* donne une excellente biographie du regretté colonel Alfred Audéoud, illustrée de portraits du défunt et de nombreuses vues prises à ses obsèques.

Grand-Théâtre. — De vrais spectacles de gala, dans toute l'acception du terme, que ceux qu'annonce le Grand-Théâtre :

Ce soir, samedi, à 8 h. L'*Echange*, de P. Claudel, avec Gréta Prozov, M. et Mme Pitœff.

Lundi, à 8 h. soir, *M. de Pourceaugnac*, de Molière, puis une bouffonnerie du Moyen âge, *la farce du Cuvier*, précédée d'une causerie de M. Philippe Godet.

Voilà, certes, deux soirées dont le succès est certain à tous égards. Du reste, les billets s'enlèvent.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS